

Le repas de Noël

La dinde embaume chaque partie de la maison, à croire que le four est resté ouvert pendant toute la cuisson. L'odeur s'infiltré partout, jusque dans l'escalier, jusque dans les chambres fermées. Elle colle aux murs, aux vêtements, aux pensées. Impossible d'y échapper. Même en restant immobile, on finit par la respirer.

Mes oncles et mes tantes ne devraient plus tarder.

Leur arrivée suit toujours le même rituel : des manteaux trop lourds, des bouteilles qu'on agite comme des preuves, des voix déjà pleines avant même d'avoir franchi le seuil. Noël, ici, commence bien avant le repas. Il commence dans l'attente. Dans cette tension discrète qui précède les bilans.

Dans cette famille, le repas de Noël est une sorte d'assemblée générale.

Chacun raconte ce qu'il a réussi dans l'année, ce qu'il a opéré, dirigé, publié. On se félicite avec précision, on compare sans en avoir l'air. On pose des questions à ceux qui, selon les autres, n'ont pas tout à fait su saisir les bonnes opportunités. Dans cette famille de grands médecins, on a parfois du mal à regarder plus loin que le bout de son propre parcours.

Si je leur annonçais que je voulais être coiffeuse, je serais probablement invitée à partir avant le dessert.

Aujourd'hui, le 24 décembre, j'ai vingt-six ans.

Pas assez jeune pour certains patrons. Trop vieille pour bénéficier de réductions. Un âge flottant, sans catégorie claire. Mais surtout un âge où l'on attend de moi que je sache exactement ce que je fais de ma vie, et où chaque hésitation devient suspecte.

Cette année, j'ai écrit un roman.

Un an. Un an entier à écrire. À recommencer. À douter. À continuer quand même. C'est ça que j'ai fait pendant douze mois : écrire. Pas voyager. Pas "profiter". Pas optimiser. Écrire. En espérant, très fort, que personne ne se moque de moi ce soir.

Je m'attarde un peu trop longtemps à l'étage.

Je fais semblant de ranger une étagère, de vérifier une fenêtre, de chercher quelque chose que je ne trouve pas. En réalité, je retarde le moment. Quand je redescends enfin, la table est déjà dressée.

La nappe colle aux avant-bras quand je m'assieds.

À Noël, il fait toujours trop chaud. Quelqu'un a encore dit qu'on baisserait le chauffage après l'entrée. Personne ne l'a fait. Ici, on préfère supporter l'inconfort plutôt que d'admettre qu'il existe.

Je glisse mon sac sous la table.

Mon carnet est dedans. Je le sais sans vérifier, au poids, à la manière dont il cogne parfois contre ma cheville quand je bouge la jambe. Je ne l'ouvre pas. J'évite même d'y penser. À force, j'ai compris : plus je l'ignore, plus il insiste.

— On allait commencer, dit ma mère.

Je souris.

— Je sais.

Elle me regarde par-dessus ses lunettes. Ce regard-là, je le connais depuis longtemps. Il signifie *tu aurais pu faire mieux* sans avoir besoin de le formuler.

On s'assoit vraiment.

Les chaises raclent le sol presque en même temps. Les conversations roulent toutes seules, bien huilées : le travail, les horaires, les responsabilités, les projets. Les phrases tombent avec assurance. Ici, tout le monde sait exactement ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Les vies sont organisées, mesurables, racontables.

Je prends mes couverts.

Je fais semblant d'écouter. En réalité, je compte les clignotements des guirlandes. Trop rapides. Toujours trop rapides.

— Et toi, alors ? demande mon oncle en se servant du vin.

— Moi ?

Je sens venir la suite. Elle arrive toujours comme ça, à mi-voix, presque en passant, mais elle ne passe jamais vraiment.

— Tu fais quoi en ce moment ?

Je respire une seconde de plus que nécessaire.

— J'écris.

Les gestes continuent autour de la table, mais avec un léger flottement. Les fourchettes ralentissent, les verres restent suspendus une fraction de seconde. Les têtes hochent, doucement. Un hochement appliqué, indulgent, presque professionnel.

— Toujours ?

— Oui.

Un petit silence s'installe. Pas lourd. Pas franc non plus. Un silence qui glisse vite, mais qui laisse une trace.

— Et à côté de ça ?

— À côté de ça... j'écris.

Quelqu'un rit. Pas fort. Un rire qui s'échappe malgré lui, comme un réflexe mal contrôlé.

— Elle écrit un livre, précise ma mère, comme pour aider.

— Un roman, dis-je.

— Ah.

Ce *ah*-là contient beaucoup de choses. La surprise, le doute, l'inquiétude peut-être. On ne s'y attarde pas.

— C'est bien, dit quelqu'un.

— C'est courageux, ajoute un autre.

— Mais ce n'est pas évident d'en vivre, quand même.

Les phrases arrivent doucement, enveloppées de bonnes intentions. Personne ne hausse le ton. Personne ne cherche à blesser. C'est précisément ce qui fatigue le plus.

Je coupe la viande. Elle est trop cuite. Je dois appuyer. Le couteau grince contre l'assiette.

— Je sais.

On passe à autre chose. Enfin, presque.

Les regards reviennent par intermittence. Comme si le sujet n'était pas clos, simplement rangé de côté.

Mon sac bouge sous la table. Je le sens immédiatement.

— Tu écris là-dedans ? demande mon oncle en désignant le sac du bout du pied.

— Oui.

— Tu nous montres ?

Je n'ai pas le temps de répondre. Il a déjà attrapé le carnet. Le geste est rapide, familier, presque joyeux. Comme s'il sortait un album photo oublié.

— Juste une phrase, hein.

Il feuillette. Les pages font un bruit sec, impatient. Je sens quelque chose se serrer, pas dans la gorge. Plus bas. Un endroit où on n'a pas de mots.

Il s'arrête, s'éclaircit la voix, puis lit à haute voix, avec l'application qu'on met pour une notice :

un vieux train électrique prenait la poussière au fond d'un carton

La phrase tombe au milieu de la table.

Elle n'a rien demandé. Elle est là, exposée.

Personne ne parle tout de suite.

Puis les réactions arrivent, une par une.

— C'est... particulier.

— On ne comprend pas trop.

— Ce n'est pas un peu triste pour commencer ?

— Tu pourrais mettre quelque chose de plus joyeux, non ?

Les phrases s'empilent comme des conseils qu'on croit utiles. On se penche. On réfléchit à voix haute. On corrige. On améliore. Ici, tout mérite d'être optimisé.

Je regarde la nappe.

Une tache de vin s'est étalée près de mon verre. Elle a une forme étrange, presque familière. On dirait un continent mal dessiné. Je me demande lequel. Personne ne l'a remarquée.

Mon oncle me rend le carnet.

— Voilà, c'est dit avec bienveillance.

Je le prends. Le papier est tiède.

— Merci.

Je reste assise encore une seconde. Peut-être deux. Le temps exact qu'il faut pour comprendre que personne ne va s'arrêter.

Alors je me lève.

La chaise grince fort. Trop fort. Le bruit coupe net ce qui restait de fluidité. Les regards se lèvent enfin. Sur moi.

— Tu vas déjà partir ?

— Le dessert arrive, dit ma mère.

Je ferme le carnet. Lentement. Je le glisse dans mon sac.

— J'ai besoin d'air, dis-je.

Ce n'est pas faux. Je prends mon manteau. La laine accroche un peu sous mes doigts. Je souris encore.

— Joyeux Noël, dit quelqu'un derrière moi.

— Joyeux Noël.

Quand j'ouvre la porte, le froid me prend d'un coup. Il surprend, mais il fait du bien. Un froid net, honnête, ce que je n'ai pas put faire à table devant mon oncle. Je descends les marches sans me retourner.

À l'intérieur, les voix reprennent déjà.

Elles ont toujours su le faire.

Mon carnet est contre moi.

Pour une fois, personne n'a rien à y ajouter. Et c'est bien mieux ainsi.